**Sujet 10 – TD –**

 **« Tout ce qu’on lisait, avalait, suçait, admirait, proclamait, réfutait, défendait, tout cela n’était que truquages et mascarades. Le délire de mentir et de croire s’attrape comme la gale.** »  Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

**ANALYSE**

Positionnement de l’auteur

Regard extrêmement critique du narrateur. Vision très pessimiste voire fataliste tant il semble ne se faire aucune illusion sur la propension de l’homme à s’illusionner et à mentir.

Thème : Le rapport des hommes à leurs idées et croyances

Structure de la citation

Composée de deux phrases : de l’expérience vécue et partagée (1) au constat universel très critique (2).

**Phrase 1**

\* « lisait » : réception, découverte d’une pensée autre

\* « avalait, suçait » : ingestion, incorporation. Dimension physiologique contrastant avec l’aspect intellectuel précédent.

\* « admirait » : de l’ordre du sentiment

\* « proclamait, réfutait, défendait » : de l’ordre de la discussion, du débat contradictoire, des propos argumentés.

> différentes étapes de l’adhésion à la formation d’une opinion : de la croyance (posture passive) au mensonge (posture active)

Totalisation : « tout ce qu’on »… + « on » + imparfait : expérience partagée par le narrateur qui manifeste sa lucidité a posteriori. Portée universelle de cette expérience.

\* « tout cela » vient synthétiser de manière méprisante la longue énumération de verbes et la réduire, par la négation restrictive à deux termes appartenant au lexique du paraître : « trucages », « mascarades »

\* « mascarade » : -divertissement dont les participants sont masqués et déguisés

- comportement hypocrite

- situation dérisoire, mise en scène fallacieuse

\* « truquage » : falsification, donner l’illusion d’une réalité.

**La seconde phrase**, se présentant comme une maxime (cf présent de vérité générale) mobilise le lexique de la maladie : psychologique (« délire ») et physique (« gale ») afin de rendre compte de la propagation du mensonge mais également de la croyance.

- « *délire de mentir* » est mis sur le même plan que celui de « croire » : tant l’émetteur que le destinataire semblent affectés par cette frénésie incontrôlable et contagieuse, contre laquelle il semble dès lors difficile de se prémunir.

- « *s’attrape* » : passivité de l’homme, qui semble n’être qu’une victime d’un phénomène contre lequel il est impuissant.

\* « *délire* » (CNRTL) :

- Trouble mental manifesté par un verbalisme incohérent.

- Altération profonde du psychisme et de la personnalité, n'entraînant pas forcément l'abolition de la conscience, et caractérisée par de fausses interprétations ou de fausses perceptions.

- Exaltation, excitation extrême.

Syn : frénésie, égarement, exaltation, transport, folie, fureur

\* « *gale*» : affection cutanée contagieuse, due à un parasite.

 **Enjeux :**

\* Ère de l’illusion et de la dissimulation généralisée : les opinions et convictions affichées sont factices

\* En effet, tout le monde s’égare, pris dans une exaltation incontrôlable (« délire ») : crédulité et mensonge s’imposent face à une raison impuissante.

\* Or, ce délire s’avère extrêmement contagieux, se transmettant par simple contact d’un individu à un autre.

\* La description que Céline réalise de ce monde est ainsi extrêmement pessimiste et négative

**Problématique :** Dans quelle mesure nos œuvres s’accordent-elles avec la vision portée par Céline tragique d’une humanité irrémédiablement passive et victime d’une expansion incontrôlable de la dissimulation et de la crédulité qui témoigne d’une irrationnalité généralisée dotée, dans le cadre des interactions sociales, d’un pouvoir de contagion redoutable ?

**Quelques objections et limites :**

\* Revenir sur la négation restrictive et remettre en question cette totalisation posée comme irréfutable par Céline.

\* Mentir, loin de relever du « délire », s’ancre plutôt dans la raison froide et calculatrice.

\* Croire peut également être l’aboutissement d’une certaine réflexion.

\* La propension à croire et à mentir n’apparaît pas contagieuse : elle se transmet au contraire difficilement car certains semblent immunisés.

\* La vision très pessimiste de Céline ne peut-elle être nuancée ?

**Introduction**

 Lorsque Orson Wells diffusa en 1938 une version radiophonique de *La Guerre des mondes*, les médias s’empressèrent dès le lendemain de narrer la rapidité avec laquelle s’était propagée une soi-disant vague de panique affectant les auditeurs, le *New York Times* décrivant même la « vague d’hystérie collective » qui témoignait de l’ampleur de la crédulité des auditeurs face à ce qui n’était qu’un canular très efficace. C’est notamment cette crédulité dans un monde où le faux semble triompher que Céline dénonce dans *Voyage au bout de la nuit*, affirmant que « tout ce qu’on lisait, avalait, suçait, admirait, proclamait, réfutait, défendait, tout cela n’était que truquages et mascarades. Le délire de mentir et de croire s’attrape comme la gale. » Evoquant dans un premier temps, par une énumération de verbes à l’imparfait et une totalisation, le processus par lequel les individus, confrontés à la pensée d’autrui, ingèrent celle-ci sans recul avec une délectation apparente et en viennent à produire et émettre eux-mêmes des opinions et représentations prenant place dans l’espace du débat et la discussion, Céline réduit par le biais d’une négation restrictive cette accumulation à deux termes relevant du lexique de l’illusion : « truquages » et « mascarades ». Ces termes, convoquant les thèmes de la falsification, du masque, de la comédie et de l’hypocrisie, invitent en effet à considérer un monde humain placé sous le signe d’une dissimulation universelle, affectant les idées et les dires de tout un chacun. Mais cette généralisation n’est-elle pas exagérée, tant la sincérité et la vérité apparaissent malgré tout présentes en société ? Cette expérience vécue, personnelle et partagée, comme l’indiquent le pronom « on » et l’imparfait, est commentée par la maxime au présent de vérité générale qui constitue la seconde phrase et se déploie en développant l’analogie avec la maladie : en effet, Céline décrit une pathologie à la fois psychologique (« délire ») et physique (« gale ») qui caractérise tant la propension à dissimuler la vérité qu’à faire preuve de crédulité, pathologie relevant d’une exaltation ou frénésie irrationnelle et s’apparentant à un parasite qui, infestant l’esprit humain, contamine facilement par contact tout l’entourage. Cette propagation inéluctable ne se heurte-t-elle cependant pas à la résistance d’individus immunisés ? Car c’est une conception particulièrement sombre et pessimiste d’une humanité soumise à l’emprise inéluctable de la fausseté et en proie à une maladie qu’elle « attrape » fatalement, que nous propose le romancier. Alors qu’est identifié et loué chez l’homme le logos garant d’une approche réfléchie et critique du monde, dans quelle mesure les œuvres de Laclos, Musset et Arendt à notre programme s’accordent-elles avec la vision célinienne tragique d’une humanité irrémédiablement passive et victime d’une expansion incontrôlable de la dissimulation et de la crédulité qui témoigne d’une irrationnalité généralisée dotée, dans le cadre des interactions sociales, d’un pouvoir de contagion redoutable ? Certes, la société des hommes semble complètement en proie à une acceptation et à une diffusion massives d’idées faussées et mensongères, propagation qui, dans sa dimension irrationnelle, présenterait l’aspect contagieux d’une épidémie, témoignant dès lors d’une conception pessimiste de l’homme. Toutefois, nos auteurs nuancent tant cette vision très sombre de l’humanité que la totalisation posée par Céline et le caractère insensé et épidémique de cette propension à mentir et à croire. Ainsi, ne sommes-nous pas amenés, en réalité, à considérer que ce double penchant des hommes, loin d’être perçu comme une pathologie, est constitutif de l’être humain et possède une dimension tout à la fois agissante et révélatrice ?

**PLAN**

1. **Certes, nos œuvres semblent de prime abord décrire la société comme un espace dans lequel règnent l’illusion et le faux, le mensonge et la crédulité : cette pathologie tant psychologique que physique, frénésie irrationnelle extrêmement contagieuse face à laquelle l’homme est démuni, révèle la vision très pessimiste de Céline considérant une humanité en proie à un égarement délétère.**

**11- En effet, le monde humain baignerait dans le faux-semblant, tant les opinions, positions, croyances émises et partagées lors des interactions sociales semblent ne constituer que des « truquages » et « mascarades » envahissant tout l’espace public.**

\* *Lorenzaccio* : la pièce décrit de fait Florence comme un espace carnavalesque régi par l’inversion, où chacun porte un masque et dissimule ses véritables intentions et opinions. L’une des didascalies de la deuxième scène de l’acte I oriente d’ailleurs le lecteur vers cette interprétation : l’indication « Les masques sortent de tous côtés » signale ainsi une invasion de l’espace scénique par des personnages dont l’identité est dissimulée et qui prennent place sur cette scène et cet espace de la « mascarade » généralisée. Musset offre ici la perception d’une société dont toute transparence et authenticité auraient disparu : les humains ne seraient plus que masques générateurs d’illusions, de « truquages », et seule la vérité semble n’être pas crue, comme le révèle la scène où Lorenzo, annonçant le meurtre du duc, se heurte à l’incrédulité des trois républicains, Alamanno, Pazzi et Corsini, chez lesquels il se rend. Chacun dissimule, se prête au jeu de la comédie sociale (les écoliers, les dames de la cour, les précepteurs,…) et un bourgeois constate avec dépit la crédulité que manifeste le peuple, qualifié de « badaud » ingérant passivement les informations qui lui sont transmises.

\* *Les Liaisons dangereuses* : cette même métaphore théâtrale structure le roman, et le terme « théâtre » revient fréquemment sous la plume des deux libertins, Valmont et Mme de Merteuil : la société dans son ensemble se présente comme une scène où chacun joue un rôle, déployant ses talents d’acteur dans cette immense mascarade, prononcerait des répliques dissimulant la vérité des faits et des sentiments, laissant l’espace saturé de propos hypocrites, mensongers, séducteurs que les crédules acceptent comme autant de vérités qu’ils vont faire leurs et colporter. Mme de Merteuil, retraçant dans la lettre LXXXI les principes qu’elle s’est donnés pour se façonner et construire son « moi social », évoque ainsi « le grand Théâtre » sur lequel elle déploie ses talents. Ce monde est régi par la réputation, que chacun se doit de construire et de contrôler, mais qui est menacée par de nombreux périls tant les rumeurs sont, elles aussi, multiples et déterminent la perception que les individus ont les uns des autres. Dupeurs et dupes, « trucages » et crédulité semblent bien être les pôles structurant le monde des *Liaisons dangereuses*.

\* Arendt : s’appuyant sur l’analyse platonicienne du conflit entre la vérité et la politique, Arendt mentionne le mythe de la caverne, allégorie permettant d’illustrer l’illusion dans laquelle vivent les individus ordinaires qui se détournent de la vérité et se complaisent dans cet univers de faux semblants : ainsi, « tous vivent entre eux paisiblement, simples spectateurs d'images » dont ils se contentent. (292) Quant au monde contemporain, décrit dans les deux essais de la philosophe, il est également affecté par cette prolifération déraisonnée des opinions et mensonges qui s’entremêlent et masquent la vérité, Arendt constatant que « des nations entières, peuvent s'orienter d'après un tissu de tromperies » (VP 324). La vérité elle-même d’ailleurs, entrant dans le champ des affaires publiques, est réduite au statut d’une simple opinion, sommée de prouver sa véracité face aux mensonges promus, eux, au rang d’opinion également. L’indifférenciation culmine dans les régimes totalitaires qu’analyse Arendt et qui créent précisément un monde où triomphent les truquages sans cesse renouvelés, réécritures incessantes des faits.

**12- Ce règne de l’illusion et du faux-semblant, de la crédulité et du mensonge, présente par ailleurs les caractéristiques d’une épidémie s’attaquant à la raison humaine et s’apparentant à un « délire » contagieux qui, tout comme « la gale », contamine avec rapidité l’entourage.**

\* *Les Liaisons dangereuses* : Valmont, relatant à Mme de Merteuil dans la lettre LXXIX l’aventure à l’origine de la célébrité de Prévan dans le monde du libertinage, évoque la réputation des trois inséparables : des rumeurs courent sur leur compte, les désignant comme des lesbiennes dissimulant leur préférence sexuelle en prenant des amants, ou partageant ces derniers. Ces rumeurs se répandent de façon tout à fait irrationnelle et avec rapidité dans l’ensemble de la société parisienne, comme le constate Valmont : « Comme ici tout est de mode, l’enthousiasme gagna ; il devenait un vrai délire, lorsque Prévan entreprit de vérifier ces prodiges, et de fixer sur eux l’opinion publique et la sienne. » La frénésie s’emparant de la noblesse est ici désignée par les deux substantifs « enthousiasme » et « délire », renvoyant à cette disparition de la raison derrière un transport irrépressible, dont le verbe « gagner » souligne par ailleurs la dimension contagieuse. Cette société mise en scène par Laclos semble ainsi saturée par la propagation des médisances que chacun se plaît à croire et à faire circuler, dans un véritable « délire de mentir et de croire ».

\* Arendt : Dans « Du mensonge en politique », Hannah Arendt étudie la figure du président des Etats-Unis, qu’elle identifie comme étant « la victime idéale d'une intoxication totale » (19), traduisant, par la métaphore de l’empoisonnement, la dimension pathologique de la crédulité qu’expose Céline par la comparaison avec la « gale ». C’est bien ici l’ingestion d’interprétations du « monde extérieur » (19), par le contact avec différents conseillers, qui mettrait à mal chez le président le bon exercice de sa raison et de son esprit critique, le privant dès lors de toute possibilité de prendre des décisions mûrement réfléchies et sensées.

\* *Lorenzaccio* : Dans la scène 3 de l’acte III, Lorenzo retrace à Philippe l’origine de l’obsession qui s’est emparée de lui - devenir « un nouveau Brutus » - obsession née, non d’une pensée rationnelle et construite, mais d’une excitation frénétique et incontrôlable, au contact notamment des textes antiques. Il affirme ainsi : « pour comprendre l’exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. » Cette croyance en la nécessité du tyrannicide, qui s’ancre dans un transport proche du « délire », a donné naissance à cette nouvelle figure de Lorenzo, devenu dès lors un être double, contraint de se dissimuler aux regards pour préserver la vérité de son être et mener à bien son projet. Cette folie qui s’est emparé de Lorenzo éclate d’ailleurs de manière significative dans la répétition de la scène du meurtre, qui semble être accomplie dans un état de semi-conscience, tant les propos proférés par le protagoniste révèlent sa lucidité altérée et la fièvre qui l’habite.

**13- C’est ainsi une conception bien sombre et pessimiste de l’humanité, tristement passive et victime, que propose Céline et que nos auteurs nous donnent également à voir.**

\* *Lorenzaccio* : personnage le plus désabusé de la pièce, Lorenzo expose de fait une vision très cynique de l’humanité dans la scène centrale (III,3), détaillant à Philippe toutes les turpitudes et vices dont il a été témoin de la part d’une humanité présenté comme corrompue et dissimulant cette corruption sous un masque vertueux : « tous les masques tombaient devant mon regard ». L’allégorie de l’humanité, représentée ensuite sous les traits d’une prostituée, témoigne de la déchéance et de l’avilissement généralisés, cependant dissimulés sous l’apparence de la vertu et de la pudeur. Opposant d’ailleurs peu après l’apparence et la vérité, la surface et la profondeur à travers une métaphore filée assimilant l’existence humaine à l’océan, le propos de Lorenzo insiste sur la connaissance réelle qu’il possède de la société humaine, réduite aux « naufrages », « ossements » et « Léviathans », spectacle mortifère dont il semble être le seul spectateur vraiment conscient : « je me suis enfoncé dans cette mer houleuse de la vie ; j’en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre ; tandis que vous admiriez la surface, j’ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans. » Cette analyse prend également la forme d’un jugement, d’une sentence lapidaire et pessimiste : « je connais la vie, et c’est une vilaine cuisine, sois-en persuadé. » (III,3 p.130) Musset inscrit de fait, avec la disparition de Lorenzo et l’avènement de Côme de Médicis, la fin de la pièce dans une atmosphère crépusculaire empreinte d’un pessimisme radical.

\* Arendt : la philosophe, posant, à la fin de « Vérité et politique », la nécessité de la vérité dans l’édification d’un monde commun, vérité définie comme « socle » et « horizon » de la société humaine, témoigne dans les pages précédentes de la désolation que représenterait la disparition de la vérité au profit d’un mensonge et d’une illusion qui auraient contaminé l’espace public : dans un constat lucide et à la portée tragique, elle affirme que, dans cette situation, « le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel (…) se trouve détruit.  Et à cette difficulté́ il n'est pas de remède », ajoutant que « les possibilités de mentir sont illimitées, et cette absence de limites va à l'autodestruction. » La négation « il n’est pas de remède » couplée au terme « autodestruction » dessine un horizon bien sombre, laissant augurer d’une disparition du monde commun, rongé par un mensonge et une crédulité qui, proliférant, détruiraient peu à peu le tissu factuel composant notre réalité.

\* *Les Liaisons dangereuses* : il revient à Danceny et à Mme de Volanges d’énoncer, dans les dernières lettres du roman, une leçon – partielle certes – des événements s’étant déroulés durant ces quelques mois. Tous deux dressent un bilan extrêmement inquiétant d’une société marquée par une noirceur trouvant son origine dans la diffusion des mensonges et rumeurs mettant à mal toute authenticité et transparence dans les relations humaines. Ainsi, le chevalier Danceny annonce à Mme de Rosemonde dans la lettre CLXXIV son départ pour Malte afin de respecter ses vœux de chevalier de l’Ordre de Malte et de tenter d’oublier « un monde dont, si jeune encore, (il a) déjà eu tant à (s)e plaindre » confronté à « tant d’horreurs accumulées ». Mme de Volanges, quant à elle, s’extrait de sa situation personnelle et énonce dans la lettre CLXXV adressée à Mme de Rosemonde, une leçon à portée universelle : « l’une des plus importantes vérités, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes. (…) Notre raison, déjà si insuffisante pour prévenir nos malheurs, l’est encore davantage pour nous en consoler ». Elle témoigne ainsi de la vulnérabilité de la vérité et de l’impuissance de la raison dans une existence humaine dominée par une mascarade générale et une crédulité universellement partagée.

1. **Si nos œuvres proposent bien une vision pessimiste de l’emprise des faux-semblants, de la falsification et de la crédulité dans le monde humain en proie à une fièvre incontrôlable et contagieuse, force est de constater qu’est cependant présentée une perspective moins sombre, nuançant l’universalisation mais également l’irrationnalité et la propension de la duperie et de la naïveté à se propager dans la société.**

**21- Tout d’abord, certaines idées et croyances, loin de n’être associées qu’à un imaginaire de comédie et d’illusion, sont, dans nos œuvres, présentées de façon positive : elles sont adoptées et portées avec sincérité, peuvent contribuer à l’élaboration d’une communauté et constituent, à ce titre, des croyances fondatrices qui ne peuvent être réduites à des « truquages et mascarades ».**

\* Dans *Les Liaisons dangereuses*, si, au milieu d’une mascarade massive, il existe bien une croyance sincère, c’est celle, incarnée par Mme de Tourvel, qui associe vertu et pureté, en particulier dans le domaine amoureux. Cette croyance fonde son comportement et se voit régulièrement partagée par Mme de Rosemonde. Certes, cet horizon n’est commun qu’à peu de personnages au sein de cette société, mais face à la perversion de l’authenticité que mettent en œuvre les libertins, Mme de Tourvel, en particulier, oppose au cynisme ambiant son honnêteté, laquelle la conduit même à ne pas nier ses sentiments pour Valmont. Habitée par son « pur » amour pour Valmont, elle n’hésite pas à « di[re] simplement ce qui est » à Mme de Rosemonde, dans la lettre CXXVIII et déclare, dans la conclusion de cette même lettre : « *J’ai préféré le malheur de perdre votre estime, par ma franchise, à celui de m’en rendre indigne par l’avilissement du mensonge*. » Ici la lettre est bien porteuse d’authenticité : ce qui est admiré (Valmont) et ce qui est proclamé (l’aveu d’amour) le sont en toute « franchise ». Et si exaltation il y a, elle est justement liée à la sincérité du sentiment par lequel le personnage est habité.

\* *Lorenzaccio* : La marquise Cibo, bien que prise au piège d’un certain nombre de contradictions et présentée comme mue par un idéalisme déconnecté des réalités, est un personnage que l’on peut cependant caractériser comme sincère. Animée par son patriotisme, elle est prête à tout et, lors de son rendez-vous avec le duc, elle n’hésite pas à défendre avec passion ses convictions et à faire preuve d’un certain courage en attaquant la gestion politique d’Alexandre. Elle n’a pas l’habileté politique du cardinal, mais sa franchise (qu’elle manifeste aussi par l’aveu de son adultère) s’oppose à la comédie généralisée des actants florentins. Ainsi, dans la scène 6 de l’acte III, elle proclame haut et fort ses ambitions pour Florence et son parti-pris républicain, non sans une résolution certaine face au tyran. Elle n’hésite pas à formuler son souhait de le voir « [à] la tête d’un corps libre » et l’exhorte à proclamer « Florence indépendante » et à « réclame[r] l’exécution du traité avec l’empire », lequel devait assurer la liberté des citoyens. Ce n’est qu’en faisant cela, selon elle, que la communauté florentine pourra être réunie autour de son prince. C’est un idéal de refondation politique garantissant la solidarité de la communauté.

\* Arendt le dit bien, c’est quand on ne peut plus croire en rien que les assises du monde commun se voient mises à mal. Et la communauté des hommes se doit de partager certaines croyances fondatrices, justement en ce qu’elles permettent le fonctionnement de ce monde. C’est ce qu’elle explique quand elle évoque la Déclaration d’Indépendance comprenant des « axiomes » devant « *exprimer des ‘croyances des hommes` qui ne ‘dépendent pas de leur volonté mais suivent involontairement l’évidence proposée à leurs esprits*`. » Et elle souligne ensuite que nous faisons nôtre cette idée, cette « opinion » « *parce que la liberté est possible seulement parmi les égaux, et nous croyons que les joies et les satisfactions de la libre compagnie doivent être préférées aux plaisirs douteux de la domination*. » (VP 314). Cette idée n’a pas à être émise ou reçue à titre d’illusion, elle est un fondement nécessaire et c’est à ce titre que les hommes s’y réfèrent.

**22- En outre, on ne peut que constater que nos auteurs neutralisent, d’une certaine façon, l’excès pathologique et le processus de contagion évoqués par Céline : pour certains, « mentir » et « croire » relèvent souvent moins du « délire » que d’un processus construit, rationnel et non d’un emportement fiévreux qui ne pourrait être jugulé quand d’autres sont susceptibles de développer une forme de résistance à la contamination délétère évoquée dans la citation.**

\* *Lorenzaccio* et *Les Liaisons dangereuses* : Rien de moins pathologique que la logique à laquelle obéissent le cardinal Cibo et la marquise de Merteuil. Point d’exaltation chez ces deux personnages, pas d’altération manifeste du psychisme mais bien un mensonge maîtrisé qui est le produit d’un calcul savamment élaboré. Tous deux sont du côté de la rationalité et de la stratégie rigoureusement élaborée. L’atteste, pour le cardinal, son lent et patient travail d’influence qui le conduit à l’emporter face aux Huit et à imposer le successeur de son choix, Côme de Médicis (Acte V, scène 1). Il est, selon l’image révélatrice employée par la marquise, ce « vautour à la tête chauve » (III, 5), prêt à fondre sur ses proies selon une technique savamment développée. Il ne subit pas la contamination. On pourrait même aller jusqu’à dire qu’il l’organise quand, à la fin de la pièce, pour masquer la mort du duc et pour célébrer l’avènement de Côme, il fait donner une fête propice au développement de l’illusion. Quant à Mme de Merteuil, comme le révèle la fameuse lettre LXXXI, elle se veut l’antithèse de ces « femmes à délire » qui succombent à « leur folle illusion » (263). À l’exaltation fiévreuse, répondent « ses principes […] fruit de [ses] profondes réflexions (263). Elle n’est pas victime de la contagion, elle ne croit pas en des illusions, elle étudie les autres pour mimer leur croyance et leur hypocrisie s’assurant de « ce qu’on devait penser, et de ce qu’il fallait paraître. » (264)

\* Arendt et *Lorenzaccio* : Du côté de la résistance, on peut prendre pour exemple le « diseur de vérité, Daniel Ellsberg qui, alors même qu’il était, en tant qu’analyste et conseiller militaire du Pentagone, au cœur du dispositif du gouvernement, ne s’est pas laissé, en un sens, contaminer et a permis de rendre publics les *Pentagon papers*. Il a patiemment œuvré, avec lucidité, à la mise au jour de l’illusion à laquelle d’autres ont cédé et ce en organisant la divulgation de ces documents secrets. Si l’on évoque toujours la guerre du Vietnam, force est de constater que la presse a pu avoir un effet prophylactique et éviter la contagion des esprits par la propagande gouvernementale puisque « *le public a[vait] pu avoir connaissance de ce que le gouvernement s'efforçait vainement de lui dissimuler* » (DMEP, p.65). La connaissance, permettant l’exercice de la pensée et du recul critique, constitue bien un moyen d’éviter la contagion. Un personnage, chez Musset, est lui aussi préservé, c’est le républicain Ruccellaï qui, parfaitement lucide quant aux agissements du cardinal, dénonce la façon dont le peuple est transformé en « badaud » et refuse de cautionner le spectacle lamentable auquel il assiste : « *Il ne faut plus à la république ni princes, ni seigneurs – voici mon vote*. » (V,1). Avec courage et détermination, il tente même – en vain – d’ouvrir les yeux de ses pairs.

**23- Enfin, les œuvres soulignent le danger d’un pessimisme aussi radical (s’apparentant à une forme de cynisme) que celui qui se voit affiché dans la citation car il constitue de fait une atteinte potentielle à la communauté tout aussi puissante voire dévastatrice que l’est le mécanisme de l’illusion généralisée qu’il entend dénoncer.**

\* L’œuvre d’Arendt est une lutte contre un cynisme défini comme « *un refus absolu de croire en la vérité d’aucune chose, si bien établie que puisse être cette vérité* (VP, p. 327). » En cela, elle peut être considérée comme une réponse à la citation de Céline qui, par sa globalisation, tend à envisager le monde comme une pure comédie, sans possibilité de croire à la sincérité ou à la vérité de quoi que ce soit. La vision d’Arendt est, malgré des difficultés qu’elle ne nie pas, bien plus optimiste comme l’atteste aussi sa conclusion du chapitre « Du mensonge en politique » qui manifeste sa confiance en la force du monde commun contre les truquages qui s’y déploient et qui « [n’auront pas suffi] probablement à détruire un régime démocratique. » (p.67) Malgré tout, la « guerre pourrait faire voir ce pays sous un meilleur jour » (p.67), sans doute en raison même des oppositions aux manipulations et particulièrement de la résistance à la destruction des faits grâce à la presse. On repère certes les modalisations employées (« probablement », « pourrait ») mais le mouvement général est bien celui d’une volonté de croire en une issue favorable pour la démocratie.

\* *Lorenzaccio* : Et, si la pièce de *Lorenzaccio* manifeste bien une forme de pessimisme et de scepticisme, reflets de ceux de Musset et de la génération à laquelle il appartient, on peut cependant constater que certains personnages refusent de céder à une telle représentation du monde. Dans son monologue, à l’acte II, scène 1, Philippe semble, dans le premier mouvement de sa prise de parole, déplorer, à la manière de Céline, l’hypocrisie généralisée : « *Ce qu’on appelle vertu, est-ce donc l’habit du dimanche qu’on met pour aller à la messe ? Le reste de la semaine, on est à la croisée et, tout en tricotant, on regarde les jeunes gens passer.* » Mais, dans un second temps, il refuse la tentation d’un tel pessimisme et lui oppose un « non » catégorique qui vient ponctuer, avec résolution, son revirement : « *Que le mal soit irrévocable, éternel, impossible à changer…non !*»

\* *Les Liaisons dangereuses* : L’œuvre de Laclos offre certes une issue bien sombre à travers un dénouement des plus ambigus où l’honnêteté et la vertu meurent symboliquement avec Mme de Tourvel. Certes les masques sont tombés, mais à quel prix ! On ne peut donc nier la part de pessimisme dont l’œuvre est porteuse. Cependant, l’amoralité cynique de Mme de Merteuil ne l’emporte pas et dans la note qui accompagne la dernière lettre de Mme de Volanges, sont même évoqués « les sinistres événements qui ont comblé les malheurs ou achevé la punition de madame de Merteuil » dont le rédacteur ne nous donne pas la suite. On peut lire cette note comme une manière de nuancer l’avenir ouvert que laissait augurer la fuite de la libertine en Hollande. Laclos laisse en un sens l’opportunité au lecteur d’imaginer une punition plus lourde qui viendrait colorer de façon moins ambiguë le devenir d’un tel personnage. N’est-ce pas aussi une manière de confier au lecteur éclairé, fort des interprétations et de la réflexion que le texte a pu faire naître en lui, le choix de cette ouverture et donc symboliquement souligner que si l’auteur a foi en une chose, c’est en l’exercice du jugement et de l’intelligence propres à chacun ?

 *Si les textes du programme refusent d’assimiler la comédie humaine à une pure maladie dont les hommes seraient exclusivement les victimes et donc soulignent les dangers d’une vision aussi sombre voire cynique, il n’en demeure pas moins vrai qu’elles ne nient pas le fait que l’illusion fasse partie de nos existences mais nous invitent à envisager de façon différente sa nature et ses mises en œuvre.*

1. **De fait, Laclos, Musset et Arendt privilégient à l’explication strictement pathologique / médicale une approche anthropologique plus large : le fait de « croire » et de « mentir » serait constitutif d’une humanité non pas passive mais agissante qui est certes animée par ces deux tendances mais peut surtout en prendre conscience en en jouant au sein de la littérature dès lors conçue comme le medium permettant, de façon habile, de faire tomber les masques et donc de mettre l’Homme face à lui-même.**

**31- Nos textes manifestent en effet combien le fait même de croire et de mentir est constitutif de notre humanité. Il ne s’agit pas d’une atteinte faite à notre intégrité comme celle que produirait un parasite - à l’image de celui qui transmet la « gale » - mais bien d’un mode de fonctionnement proprement humain. On n’est donc pas dans le domaine du pathologique (« ce qui est anormal, modifié par la maladie ») mais dans ce que l’on peut appeler une normalité.**

\* *Lorenzaccio* : C’est ce que dit Lorenzo, de manière à la fois désabusée et tragique, lors du dialogue avec Philippe à la scène 3 de l’acte III. Il affirme avoir « vu les hommes tels qu’ils sont » (p.131). Plus précisément encore, il souligne combien il a été amené à déconstruire sa représentation première pour prendre conscience que la comédie généralisée était bien le propre de l’Homme : « *Je croyais que la corruption était un stigmate, et que les monstres seuls le portaient au front.* » (p.131) Un stigmate, c’est une anomalie, en un sens. Or, ce que Lorenzo comprend, c’est qu’il n’y a rien de moins anormal que « l’état de ce qui est corrompu ». Il ne s’agit pas à proprement parler d’une altération mais bien d’une caractéristique communément partagée. Dès lors, les « truquages et les mascarades », manifestations autant que moyens de cette corruption, constituent la normalité et non un état transitoire pathologique.

\* *Les Liaisons dangereuses* : Le romancier ne dit pas autre chose quand il simule la prise de parole de l’éditeur assurant qu’il ne croit en rien à la vraisemblance d’un texte mettant en scène « *des personnages [qui] ont de si mauvaises mœurs, qu’il est impossible de supposer qu’ils aient vécu […] dans [ce] siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées*. » (p.70). Usant, au sein de ce préambule dénégatif, de l’ironie et d’une généralisation plus que suspecte, il entend montrer au contraire combien les hommes et les femmes de ce siècle obéissent à une logique contraire à celle qu’il vient d’énoncer : la malhonnêteté pourrait bien être la marque de l’humanité.

\* Arendt : L’isolement même du diseur de vérité dit la singularité de celui qui apparaît comme à la marge d’une humanité avant tout caractérisée par sa tendance à croire et à mentir. C’est ce que l’on peut déduire, dès l’ouverture du texte « Vérité et politique », quand sont évoqués les rapports délicats entre « les chercheurs et diseurs de vérité » et leurs concitoyens qu’il entendent « délivrer de la fausseté et de l’illusion ». Revenant sur l’allégorie de la caverne et sur la communauté des « simples spectateurs d’images […], elle souligne que Platon « ne fournit aucune explication de leur amour pervers pour l’erreur et la fausseté » comme si le postulat était le suivant : il s’agit d’une norme de la conduite humaine, aussi bien, ici, dans sa forme active que, peut-on le déduire des écrits d’Arendt, dans sa forme active.

Exemple alternatif (pour éviter l’utilisation du même extrait que celui convoqué dans l’argument I.A) : Dès les premières pages de l’essai « Du mensonge en politique », Arendt évoque : « *notre tendance passive à l’erreur, à l’illusion, aux distorsions de la mémoire, et à tout ce qui peut être imputé aux insuffisances des mécanismes de la pensée et de la sensibilité.* » (p.13) L’emploi du terme « tendance » est des plus révélateurs. Il s’agit d’une disposition naturelle, d’une orientation souvent innée, ce qui, bien évidemment remet en cause l’idée d’une transmission exclusive par un agent extérieur. Et, si, ici, elle insiste sur la dimension « passive » de cette tendance, dans le même paragraphe, elle évoque une « capacité active » qui nous permet d’envisager, en suivant, un deuxième aspect de la reconsidération du propos de Céline.

***32- On peut en effet constater combien nos auteurs mettent à distance l’idée selon laquelle les hommes seraient purement et simplement des « patients » au sens où, comme des malades, ils subiraient les effets de la contagion, condamnés à une forme de passivité. Dans nos textes, l’imaginaire de l’action n’est pas à négliger.***

\* Arendt : C’est sans ambiguïté qu’est affirmée, par exemple, l’association entre le fait de « mentir » et l’action dans « Vérité et politique ». Le mensonge est du côté de la volonté : « *Le menteur est un homme d’action. […] Il est acteur par nature ; il dit ce qui n’est pas parce qu’il veut que les choses soient différentes de ce qu’elles sont – c’est-à-dire qu’il veut changer le monde.*» (VP, p. 319) Le lexique employé par Hannah Arendt est intéressant : l’Homme n’est pas un « patient » (un malade autant que quelqu’un qui subit), il est une volonté, le mensonge en étant la manifestation – certes négative – mais non moins évidente. Et, parce que la vérité est souvent moins aisée à croire, moins agréable, la croyance relève, en un sens, d’une volonté (même si non consciente) afin que « intérêt et plaisir » ne soient pas « dérang[és] » (VP, p. 320).

\* *Lorenzaccio* : Bien sûr, l’imaginaire de la passivité est amplement présent. Mais, pour autant, cela ne signifie pas que « croire » et « mentir » ne puissent être associés à l’action, à une forme de résolution active. Quand Lorenzo revient, au cours de l’échange avec Philippe, dans l’acte III, scène 3 sur sa trajectoire, il évoque une authentique révélation alors « qu’il étai[t] assis dans les ruines du Colisée antique. » Symboliquement, il dit s’être levé, sans réellement savoir pourquoi. C’est là un premier signe manifestant le passage de la passivité à l’activité. Il abandonne une forme de tranquillité, cesse d’être spectateur n’ayant qu’à « laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de [lui] les espérances humaines » (127). Voulant « travailler pour l’humanité » et donc porté, originellement par une forme de foi – teintée d’orgueil comme il le dit avec lucidité mais non transmise par qui que ce soit – il a dû « entamer par la ruse un combat singulier avec [son] ennemi. » (128) La ruse, le fait de mentir, constituent ici un choix, une modalité d’action afin d’infléchir le cours des choses.

\* *Les Liaisons dangereuses* : C’est bien parce que les libertins se « croient » libres qu’ils agissent sans se poser de question et l’essentiel de leurs actions est associé au fait de « mentir ». « Mentir » et « croire » génèrent l’action autant que l’action engage le « croire » et le « mentir ». Preuve en est la maîtrise que les deux personnages ont, en un sens, sur le texte. Valmont, qui multiplie les actions dans l’œuvre, rédige 51 lettres, Mme de Merteuil, qui occupe d’abord le poste de « metteur en scène » avant de devenir pleinement actrice, en rédige tout de même 28. À eux deux, ils monopolisent près de la moitié du nombre de lettres du roman. Or, la lettre, particulièrement sous la plume des deux libertins, est aussi mensongère que performative. Elle accomplit l’action, mettant bien souvent en action d’autres personnages, lesquels sont mus par le dire fallacieux des libertins. Le fait de « mentir » et de « croire » nourrit, littéralement, la dynamique de l’intrigue et donc du roman.

**33- Enfin, si l’on passe à l’échelle du fonctionnement même des œuvres et du « faire croire » qu’elles engagent ou qu’elles commentent, on ne peut que considérer que la fiction (engageant d’une façon singulière le « mentir » et le « croire ») constitue une puissance révélatrice mettant justement au jour les masques dont se pare l’humanité. Les « truquages » sont ainsi, paradoxalement, des moyens de révélation.**

\* *Les Liaisons dangereuses* : Dans le roman épistolaire de Laclos, le mensonge des lettres authentiques auquel le lecteur feint de croire permet à l’auteur de jouer de façon magistrale de l’une des formes privilégiées au XVIIIème siècle pour « faire vrai » afin de mieux en pervertir le support pour lever le voile sur une société de faux-semblants où comptent avant tout les masques et l’hypocrisie. Alors que la lettre, comme le dit Danceny, est censée être « le portrait de l’âme » (Lettre CL, p.464), elle devient, sous la plume de Laclos, à travers ses libertins, mais aussi, parfois, à travers leurs victimes, le mode par excellence de l’hypocrisie, du mensonge à soi-même. Ainsi la fiction, entièrement fondée sur une dynamique épistolaire, s’offre comme un « mensonge » qui dit « la vérité » du monde et des êtres en mettant au jour « les truquages et mascarades » destinés aux autres comme à soi.

\* *Lorenzaccio* : Parce que le lecteur accepte de « croire », le temps de la lecture, que la pièce qui lui est proposée lui parle bien de la Florence de 1537, il fait fonctionner à plein l’illusion proposée par Musset, lequel fait croire que son sujet est l’assassinat du duc de Médicis par Lorenzo quand toute la pièce constitue en fait un écho puissant à la situation de la France dans les années 1830. Ainsi, l’association du « mentir » propre à la littérature et du « croire » singulier engagé par le lecteur qui suspend volontairement, un temps, son incrédulité (selon la célèbre formule de Coleridge), permet de lever le masque sur les agissements politiques des uns et des autres et sur la perte d’idéal à laquelle la jeunesse est alors en proie. L’imposture de Lorenzo et celle de Musset se conjuguent pour dénoncer la valse des faux-semblants et dire la vérité d’une époque et d’une génération.

\* Arendt : Tout cela conduit Arendt à affirmer que « la fonction politique du raconteur d’histoire – historien ou romancier – est d’enseigner l’acceptation des choses telles qu’elles sont. De cette acceptation, qu’on peut aussi appeler bonne foi, surgit la faculté de jugement. » (VP, p. 334). Ici « historien » et « romancier » partagent bien la même « fonction » même si leur démarche est différente. Par le détour du « mentir-vrai » romanesque et plus largement littéraire qui engage un processus de croyance, l’Homme peut exercer sa pensée et accéder à une forme de vérité, sur lui-même comme sur le monde. Elle prend d’ailleurs l’exemple d’Homère qui, le premier, « *choisit de chanter les actions des Troyens non moins que celle des Achéens […]. Cela ne s’était produit nulle part auparavant ; aucune autre civilisation, quelle que fût sa splendeur, n’avait été capable de considérer d’un œil égal l’ami et l’ennemi*. » (p.335) « L’impartialité d’Homère » est louée et montre que lire des histoires permet ainsi de ne plus s’en raconter.

 Finalement, si le propos de Céline a ceci de séduisant qu’il permet d’envisager de façon très imagée et originale le processus du mensonge et de la croyance sous l’angle pathologique, nos œuvres nous invitent cependant à nuancer et la généralisation et la radicalité d’un positionnement qui n’est pas exempt d’un cynisme potentiellement délétère. Reste que les auteurs ne se voilent pour autant pas la face et montrent combien les processus de croyance et du mensonge participent de la nature humaine et sont associés à l’action des hommes.

Si *Lorenzaccio* de Musset et *Les Liaisons dangereuses* de Laclos témoignent de la propension pathologique à la crédulité et aux faux-semblants dans une société du paraître, Arendt, dans ses essais « Du mensonge en politique » et « Vérité et politique », souligne cependant avec un certain optimisme la persistance d’une résistance salvatrice.